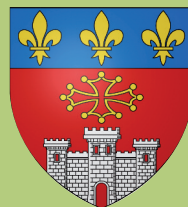


VERS 2022

Huitième centenaire de la fondation de la cité de Cordes



N° 6/12

2^{ème} trimestre 2020

L'objectif de ce bulletin est de sensibiliser sur la place de Cordes dans l'histoire et le développement de la région délimitée par le Tarn, le Vaur et l'Aveyron. Le comité de rédaction est formé de Michel Bonnet, Marie-Josèphe Boyé, Maurice Diéval, Jean-Louis Ferran, Sandrine Lacroix, Thierry Levallois, Jean-Michel Piednoël.

VAOUR

Découverte d'un patrimoine peu connu

La première église paroissiale de Vaour dédiée à Saint Pierre aurait été pillée, incendiée et détruite par les protestants de Saint Antonin vers 1630 selon certains auteurs... Aucune trace ni archive, mais l'étude de la vente des biens nationaux dont les biens qui appartenaient à l'Ordre de Malte en 1793, du cadastre Napoléonien et des matrices cadastrales permet d'avancer qu'elle pourrait être sur les parcelles 37 et 38 de la Section Saint Pierre du cadastre, proche de Pauchou et d'Aymès (que certains auteurs considèrent comme être l'origine de Vaour). De là partait, selon une tradition locale, une procession en direction d'une croix votive située à proximité. Seule une étude archéologique permettrait de la retrouver mais c'est une propriété privée.

Le Commandeur des Hospitaliers mit la chapelle du Donjon à la disposition de la paroisse ; elle fut agrandie au 17^{ème} siècle pour accueillir les nombreux paroissiens. A la Révolution la Commanderie fut donnée à la Commune de Vaour et le conseil municipal accepta d'y continuer la célébration du culte.

En raison d'un mauvais entretien et devant les risques de péril pour les paroissiens, le Conseil de fabrique décide en 1850 de quitter la Commanderie et accepte d'être hébergé dans le village chez le Sieur Duboys, riche propriétaire, qui accueille aussi l'école et la maison commune.

Après des années d'élaboration de plans, de recherches de financement par le conseil municipal et le conseil de fabrique ce n'est qu'en 1859 que, sous la direction de l'architecte toulousain Julien Rivet (architecte également de l'église de La Madeleine à Albi), l'église actuelle est construite en dehors du village (l'ancien village qui allait de la Place du Coq à la Rue de La Poste) car le Sieur Duboys refuse de se laisser exproprier de sa parcelle. Après l'église ce fut la construction de la mairie-école et des maisons qui constituent la Rue Principale actuelle avec ses commerces. Vaour abandonnant l'axe Penne-Cordes, va se développer sur le chemin 15 devenu la D15 Gaillac- Saint Antonin. Le choix, par défaut, du terrain explique la mauvaise orientation de l'église avec son chœur au Nord et la façade gauche de la nef à l'Ouest exposés aux pluies et aux vents froids expliquant les dommages subis par le temps. Elle fut consacrée en 1861 par l'Archevêque d'Albi comme en témoigne les croix rouges sur les piliers et dédiée à Notre Dame de l'Assomption ; la Vierge Marie était protectrice des Templiers et des Hospitaliers.



Cette église est le témoignage des nombreuses églises construites dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle avec son allure majestueuse symbolisant la puissance retrouvée de l'Eglise après la Révolution. Elle est dans le style roman et « nous n'avons rien à dire de cette copie plus ou moins heureuse de nos vieux bâtiments » (Elie Rossignol in Les Monographies).

Elle contient quelques objets datant de sa construction. On les retrouve dans l'inventaire dressé en application de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat : tableaux, autels, vitraux (du vitrailiste toulousain Saint Blancat), une icône à la Vierge Marie peinte en 1960 par Nicolas Greschny en remplacement d'un tableau à la Vierge.

En 1995 Roger Paul Roux, paysan et peintre tarnais d'origine marseillaise connu sous le nom de Pôl Roux, habitant aux Vialards à Itzac se lie d'amitié avec la maire Francis Dupas et la population ; il conçoit un projet de décoration intérieure de l'église. C'est un projet visionnaire ; l'espace est débarrassé de ses encombrements et autres misères, tout est nettoyé et l'espace neuf se meuble avec des fresques, des triptyques, un rétable, une Deisis dans l'abside encerclant un autel avec une croix et des chandeliers en fer forgé et un pupitre, des vitraux, un chemin de croix. Ce projet dérange et rencontre un accueil mitigé et même hostile des paroissiens. Il se transforme en une vingtaine de tableaux peints sur du contreplaqué acheté par Francis Dupas qui furent exposés peu de temps en 2005 et repartirent dans un entrepôt.

Mais sur Vaour, un silence comme le brouillard si souvent présent sur le causse s'étend lourd et ne présente pas d'éclaircie. Un long hiver jusqu'à ce 1^{er} novembre 2019 quand, à l'initiative de l'Association Patrimoine et Culture en Vaourais, Pôl Roux fait donation des 25 tableaux à la Mairie de Vaour qui les accepte et les installe dans l'église agrémentés d'une présentation manuscrite par Pôl Roux. Dans les chapelles on trouve les triptyques de la Crucifixion et de la Résurrection, ainsi que Les Travaux des Champs qui ont retrouvé le bûcheron (le premier métier de Roger Pol). Dans la nef on est accueilli par le triptyque de la Nativité et surtout par la Deisis en 7 tableaux, tandis qu'en sortant vous pouvez voir le Rétable suspendu à la rampe du balcon.

Ainsi c'est une longue histoire que cache l'église de Vaour devenue maintenant un centre artistique consacré au peintre Pôl Roux.

Pierre FÈVRE

Président de Patrimoine et Culture en Vaourais

"Sources: archives communales et départementales"



UN PATRIMOINE VIVANT :

Le charron

Témoignage de Denis Coucoureux,
né le 22 avril 1936 à Virac.

Cette profession se perpétue de père en fils depuis de nombreuses générations. Avec passion j'ai suivi le même chemin.



Le soir, sorti de l'école primaire, je fonçais dans le charronnage : aider, apprendre, et retrouver mon père **Achille** aux machines qui préparait, travaillait et façonnait le bois. Aux montages était mon grand-père **Jules**. Ils étaient aidés par **José et Abdon**, deux ouvriers appliqués et compétents. J'étais particulièrement attentif à la fabrication des charrettes et chariots, captivé notamment par les roues, de la plus petite pour la brouette à la très grande pour le tombereau avec un ingénieux système de basculement pour faciliter le déchargement.

Comme je gênais parfois les ouvriers, un jour j'ai décidé de me mettre à l'écart pour fabriquer une petite voiture de course. Comme celles vues sur le circuit des planques à Albi. Tout doucement mon projet avance, le châssis cintré est monté, les roues chantournées. Encouragé par les uns et les autres, mes parents et surtout l'ami de papa qui vient souvent chercher de la sciure, « Kiki » le garagiste de Cordes. Le jour où il nous livre une C4 Citroën de l'époque, mon « bolide » est terminé, je finis juste de le peindre d'un joli Bleu Charrette. Il reste émerveillé devant mon prototype aérodynamique. Cette petite carrosserie m'a fait entrer dans la lignée familiale des charrons.

Satisfait de cette réussite j'ai commencé un planeur. Copié sur celui venu se poser aux abords du village, dont le pilote m'avait expliqué le fonctionnement. Son ossature était faite en peuplier, recouverte de toiles de drap. Je devais aller sur Cordes et revenir...Hélas ! Peu après l'envol, il s'est écrasé au sol et moi avec, heureusement avec seulement quelques égratignures. (Mon plaisir aérien viendra plus tard, sur un Nord-Atlas 2501 de l'armée de l'air au Maroc, et fin 2019 en hélicoptère pour le survol du très beau site touristique de Cordes sur Ciel et de sa région).

Le charronnage « maison »

Le bois était uniquement local et souvent fourni par le client. Il était abattu l'hiver à sève descendante pour une meilleure conservation.

L'orme, très compact et qui ne se fend pas, employé pour les moyeux des roues

L'acacia, à la fibre très serrée, pour les rayons, traverses, longerons,

Le frêne, très souple et nerveux, pour les brancards, timons, jantes cintrées et les montants coudés des échelettes.

Jean, mon arrière-grand père, et Jules, mon grand-père, travaillaient manuellement à la journée, nourris chez les agriculteurs de la commune et des alentours. Ils emportaient leurs outils bien affûtés, haches, herminettes, lames et scies diverses, sans oublier le lard pour graisser les lames. Il fallait se méfier des chiens et chat qui attirés par l'odeur convoitaient le morceau.

En complément ils exerçaient aussi la profession de charpentier.

Mon père, Achille, s'était modernisé en 1934 avec l'achat de machines à bois électriques :

- Une scie à rubans avec chariot pour le débit des arbres, faisant aussi scie d'atelier pour les débits sur table.

- Un tour pour le tournage des moyeux, effectuer à l'intérieur comme à l'extérieur les dégradés en doucines, pour arriver au diamètre exact des parties planes qui vont recevoir les « frêtes », cercles métalliques emboîtés en force pour éviter l'éclatement.

- Une combinée pour le travail du bois et la façon des moulures en toupie horizontale : on adapte en bout d'arbre qui est fileté soit un porte-outils qui reçoit les fers désirés, à embrever ou à moulurer, soit un mandrin qui reçoit les mèches à percer ou à mortaiser. Pour cette dernière opération les moyeux sont montés sur un plateau diviseur qui évite le traçage. Cette combinée de marque peu connue « Regourd » est toujours en service. Par contre, plus connue est « Gillet » la marque de scies à rubans qui a inondé le marché dans les années trente.



La roue est une œuvre remarquable. Elle est composée :

- du moyeu : centre de la roue tourné et mortaisé. Dans son axe s'emboîte la douille en fonte aciérée qui tourne sur l'essieu, bien souvent munie d'une boîte à graisse.

- des rayons : façonnés à la plane avec finition au racloir ou à la toupie, avec parfois des moulures arrêtées. Ils sont assemblés sur le moyeu légèrement inclinés vers l'extérieur.

- des jantes, cintrées et mortaisées. Elles s'emboîtent en bout des rayons et sont reliées entre elles par un goujon intérieur.

Le ferrage est la pose, à chaud, du fer plat sur le pourtour extérieur des jantes. Cette opération était de la compétence du forgeron Marcel, frère d'Achille.

*

Dans les années 1950, arrivent les roues sur pneus, plus petites, plus souples et moins bruyantes. La traction animale est remplacée par les tracteurs. Nous nous adaptons à cette situation en fabriquant des remorques agraires en bois. Plus basses que les charrettes, elles étaient équipées de ridelles amovibles à l'avant et à l'arrière ou rabattables sur les côtés, ainsi que d'échelettes cintrées maintenues par des chaînes. Nous continuons les brouettes aux côtés amovibles et avec roue caoutchouc. Tous ces véhicules étaient protégés et agrémentés d'une peinture Bleu Charrette.

En 1960, s'achèvent définitivement les fabrications ci-dessus. Le charronnage est remplacé par la menuiserie pour la charpente, la couverture et les remaniements des toitures.

En 1979, mon fils Philippe continue l'entreprise en y ajoutant la zinguerie, les aménagements des combles et fenêtres de toitures.

Le charronnage est obligatoirement lié à mes souvenirs de jeunesse. Aujourd'hui en 2020, je suis très heureux de pouvoir encore travailler ce produit noble, naturel et renouvelable qu'est le **bois**.

Denis COUCOUREUX

RAYMOND VII

Jeanne d'Angleterre

Dès la première phrase de la charte de fondation de Cordes en 1222, Raymond VII se présente en faisant référence à sa mère : « *Raymond par la grâce de Dieu duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence, fils de la reine Jeanne* ». Le nouveau comte de Toulouse tient par là à rappeler l'importance que sa mère a pour lui.

Il est né à Beaucaire en 1197, et une cinquantaine d'années plus tard, au moment de sa mort, la dernière pensée de Raymond sera pour elle comme il l'exprime clairement dans son testament : « *En premier, nous élisons notre sépulture au monastère de Fontevraud, là où est enseveli Henri, roi d'Angleterre, notre grand-père, et le roi Richard, notre oncle, et la reine Jeanne, notre mère, plus précisément aux pieds de notre mère* ».

Accompagner le comte de Toulouse au long de son existence, c'est rencontrer la présence de sa mère, invisible certes mais constamment présente. S'il est normal que tout être humain éprouve un lien particulier pour la femme qui l'a mis au monde, dans le cas de Raymond VII deux événements ont une signification particulière, quant à la place de sa mère.

En 1199, alors qu'il est encore tout bambin, Raymond voit subitement sa mère disparaître. Jeanne est repartie en Angleterre ; épuisée elle décédera avant la fin de l'année. Raymond, sans explications compréhensibles pour son âge, s'est trouvé abandonné par sa mère, et les psychologues nous disent que cela représente un traumatisme qui marque toute l'existence de celui qui le subit. Ce serait trop long ici de chercher comment, sous la conduite de son précepteur Geoffroy de Poitiers, le jeune Raymond a lutté tout au long de son enfance pour surmonter ce handicap et donner un minimum de visage à sa mère mais cela ne doit pas nous faire oublier cet aspect de sa personnalité.

Un deuxième événement est le Quatrième concile de Latran en 1215. Rappelons qu'à partir de ce moment-là, le jeune Raymond se situe comme un autre homme, et il le montre en se lançant dans un combat acharné contre Simon de Montfort dès les printemps 1216 à Beaucaire.

Le concile avait décidé de destituer Raymond VI. Son fils n'a plus rien, il n'est plus rien. Mais les évêques de la délégation anglaise interviennent pour rappeler que, selon le droit, au décès d'une femme sa dot ne revient pas à son époux mais à ses enfants. Ainsi une partie des terres de Provence, de l'Agenais et du Quercy, qui forment la dot de Jeanne, doivent être remises au jeune Raymond. C'est comme si Jeanne enfantait une deuxième fois son fils : il redevient quelqu'un, celui qui a en charge de prolonger l'histoire de sa mère en faisant respecter ses droits.

Jeanne est née en 1165. Son père est Henri II, roi d'Angleterre, et sa mère est Aliénor d'Aquitaine, une femme hors du commun. Un des frères de Jeanne sera le célèbre roi Richard Cœur de lion. En 1177 Jeanne devient l'épouse du roi de Sicile Guillaume II. Pendant douze ans elle va participer à la fastueuse vie de la cour sicilienne et se laisser imprégner de l'exceptionnelle richesse culturelle de l'île que sa situation géographique place au cœur des échanges du monde méditerranéen, grec, romain, byzantin, arabe.

A la mort de Guillaume II, son neveu Tancred réussit à prendre le pouvoir et met complètement à l'écart Jeanne en l'enfermant dans un château. Il faut la puissance de Richard Cœur de Lion, en route vers Jérusalem, pour libérer Jeanne au passage. Toutefois une tempête vient bousculer le voyage en jetant le bateau de Jeanne sur les côtes de Chypre où le roi en profite pour la retenir prisonnière en vue d'une rançon. Richard vient une nouvelle fois à son secours avec son armée. Jeanne va le suivre en Terre Sainte et faire alors la dure expérience de la vie dans les camps des croisés en guerre. Elle va surtout se trouver au cœur d'une étonnante aventure. Dans sa volonté d'installer coûte que coûte les chrétiens à Jérusalem Richard élabore avec Saladin, sultan d'Égypte, un projet totalement inattendu : marier sa sœur avec le frère de Saladin, roi de Jérusalem. Mais Jeanne réduit ce plan à néant en imposant une condition sine qua non au mariage : que son futur époux se fasse baptiser chrétien ! Une conversion impensable pour le seigneur musulman évidemment. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle fait montre ainsi non seulement d'une fidélité sans faille à ses origines chrétiennes mais aussi d'une force de caractère peu commune.

Elle décide alors de repartir en Angleterre en faisant route à travers l'Italie et la Provence. A sa traversée du Rhône elle est accueillie au château de Beaucaire par Raymond VI qui va même l'accompagner en personne jusqu'à Poitiers. En fait il en profite pour engager des tractations avec Richard en vue d'un retour à une paix véritable avec l'Angleterre, tractations qui se terminent par le mariage de Jeanne avec Raymond VI.



La nouvelle comtesse est somptueusement accueillie à la cour toulousaine. L'année suivante elle est au faite de sa gloire en mettant au monde le petit Raymond, héritier continuateur de la dynastie raymondine. Quelques mois plus tard, animée par la fierté de sa puissance, alors que son époux est occupé en Provence, elle décide de faire face à une rébellion du seigneur de Cassès, près de Toulouse, rassemble l'armée et monte à l'assaut du château rebelle. Malheureusement elle est trahie par ses chevaliers et ne trouve la vie sauve que dans la fuite. Bouleversée par un affront que son époux ne prend guère au sérieux, elle quitte Toulouse et repart en Angleterre, pour finalement mourir fin 1199 à l'abbaye de Fontevraud où elle est enterrée au milieu de ses ancêtres Plantagenêts.

S'il fallait résumer d'un mot l'existence tourmentée de Jeanne, ce serait celui de sa fierté inébranlable dans ses origines royales anglaises.



REGARD D'ARTISTE



"La croqueuse de pomme et le printemps"

Détail de peinture sur lin
par **Sophie Marquis**
Mouzieys-Panens